

Pauvre Hugo !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rets, presque jusqu'en haut vous trouverez des maisons, des cultures, vous n'y trouverez pas une enseigne, pas la moindre branche de sapin; entre Puidoux, Attalens, Chardonne et Lignièrès nous n'en connaissons du moins aucune, si bien qu'il n'est pas trop mal de mettre dans sa poche un petit rien de quelque chose, lorsqu'on veut se promener à loisir et confortablement dans ces belles solitudes. »

Ainsi écrivait le philosophe Charles Secrétan, il y a une vingtaine d'années, dans ses délicieux *Paysages vaudois*. Dès lors, les choses ont changé. Nos compatriotes de Vevey se sont chargés de moderniser ce vieux mont qui s'obstinait à demeurer solitaire et à n'offrir que ses charmes naturels dans toute leur simplicité. Ils l'ont éventré pour y faire monter un chemin de fer; ils ont bâti des hôtels à la lisière de ses forêts; dans les « guides » et les « horaires », Baumaroché, terre jadis inconnue, est devenu le nom d'une gare « terminus ». C'est de là que se répandent dans les sapinières du Pèlerin les Parisiennes coquettes et jaseuses, les bonnes grosses Allemandes qui font de la poésie en avalant des tasses de café au lait, et les Méridionaux remuants et les fils d'Albion, graves, secs et muets.

Sous les blocs de poudingue aux treilles de ronces, les génies de ces lieux pleurent le temps où ils étaient seuls à animer les clairières, avec quelques rares promeneurs fidèles, avec les lièvres, les écureuils et les oiseaux. Quand la vaudaire secous les noyers de Crémires; quand, plus haut, les sapins ploient sous les bourrades de la bise, ce sont leurs sanglots qui déchirent les airs et font peur aux petits enfants. Pauvres vieux génies! ils n'auront bientôt plus un coin à eux, plus rien que n'aient envahi l'industrie, la mode et la réclame!

Ils tentèrent bien, une fois, de lutter contre ces formidables puissances. C'était par une sombre nuit d'hiver. Le plus récent et le plus monumental des trois hôtels du Pèlerin venait d'être achevé. Vide encore, il attendait les tapisseries et les décorateurs. Dans un de ses salons se rencontrèrent un génie de Corneaux et un autre des Boitonnetts. Ils remarquèrent des copeaux qui traînaient à leurs pieds et la même idée leur vint à tous deux: « Si nous mettions le feu à leur grande maison!... ils ne la rebâtiraient peut-être pas. » Comme ils n'avaient pas d'allumettes suédoises, ils frottèrent l'un contre l'autre deux morceaux de bois. Ce travail leur prit beaucoup de temps et leurs mains s'y ensanglantèrent; mais une petite flamme jaillit enfin; les copeaux, le parquet, les boiseries prirent feu à leur tour, si rapidement même que les génies ne purent se sauver sans se roussir la barbe. Une heure après, des monceaux fumants indiquaient seuls la place du luxueux édifice.

Cette nuit-là, tout le menu monde du Pèlerin dansa une sarabande effrénée, qu'on prit, à Chardonne et à Jongny, pour le tintamarre des sapeurs-pompiers.

La joie des gnomes fut courte, hélas! Ils s'étaient figuré, les naïfs, qu'ils décourageraient les Veveysans. Mais les habitants de la seconde ville du canton ne se laissent pas intimider si aisément. Les cendres de l'incendie étaient à peine refroidies, qu'ils se mirent à rebâtir avec plus de zèle que jamais, accomplissant ce tour de force de refaire leur hôtel en six mois.

Les génies du Pèlerin n'en sont pas encore revenus! Divers signes font croire qu'ils ont conscience aujourd'hui de l'invincible force de l'industrie hôtelière. Il leur restera la douleur suprême de voir de temps à autre leurs anciens amis les promeneurs solitaires céder aussi à l'attrait des palais édifiés sur les belvédères du Pèlerin et y pénétrer avec la foule

cosmopolite; car nous devons ajouter, pour être juste, que les indigènes y seront aussi admis, en payant, bien entendu. V. F.

L'éguie dé cerisés dé Monpacot.

Onna petita gota d'éguie dé cerise est auquéi que fa rudo pliési dé fifa, surtot ein hiver pé cliau zècramenés dé la mètance, quand la bise soclié prao fò po féré grebola lé pllie robustos lurons tanquie ao bet dei zertès, quand mémo l'ont met dei bounés chauqués et dei crânos guitéons dé bazanna.

L'é po ne pas ètré dincé fotemassi pé lo frai, que l'é dzeins qu'ont de la prudence font adé quauqués couetés dé cerisés quand l'ein est annaye.

Cliau dé Monpacot qu'ein avont soveint, preniens adé cliau precauchon, et puis, l'étons coumeint lé z'hommos qu'ont forta barba, l'avont lo tieu su la man. Pas question d'einmoda la distileri sein invita lé vesins po féré onna bouna rinçoletta.

Cé yadzo quie, l'avont fé onna crana bévioula ka l'étons bein onna demi-dozanna perquie et, tis bein décidés à féré honneu à l'invitachon. Lé tourdzons ont traci radicalameint pouisque la première couete était dza ricliiaye grand teimps dévant que la seconda ossé einmoda. Peindeint l'arret de la tzaudaire, la saï n'arretavé pas; on arai pu craire que n'avont rein bu du dévant lé caniculés; et pas moyen d'atteintré la seconda po s'einfata oquie avau la guiergiéta.

L'a donc faillu alla ein granta vitesse queri quauqués botoillés de krätze tzi on einbardoufaï dei z'einverons.

Pé grand bounheu po cliau z'artistes, la tzaudaire a reinmoda quand ye finessons d'eingossi lo bringue; dé façon que l'ont pu reimpogni, su lo champ, l'éguie de cerisés, et lo compagnon qu'ein a avala lo derraï verro de la seconda couete desai ein sé frotteint la bouella: « Hé bein,... mé z'amis,... stace vao oncora bailli onna finna gotta, quand sara villhe. » H.

Il y est! — Vache vache!



On nous écrit d'Y...:

« Dimanche soir, je dus remplacer, pour le pesage, le gérant de la fromagerie. »

Comme je venais de quitter la maison, trois de mes amis frappent à ma porte et me demandent.

— Eh bien, il sort à l'instant, leur dit ma femme. Je ne sais s'il est déjà à la fromagerie?... Attendez, messieurs, je vais vous le dire.

Elle court à la fenêtre et apercevant, devant la fromagerie, plusieurs attelages:

— Oh bien, messieurs, je vois que les ânes sont là; cela fait que mon mari y est. »

« Un jeune garçon conduisait, l'autre jour, une vache à l'abattoir.

En traversant la ville, l'animal s'arrêtait à chaque instant et regardait de ses gros yeux doux et bébêtes tout ce qui se présentait. Aussi, son conducteur était-il constamment obligé de tirer la corde pour le faire avancer.

À la fin, impatienté, et tirant plus fort, le gamin plante ses yeux tout grands ouverts dans ceux de l'animal, en lui faisant:

— Eh! que tu es pourtant vache! On voit bien que tu n'es pas de la ville, toi. Dis! tu as donc jamais vu de magasins? » L. P.

Pauvre Hugo!

Un de nos abonnés veut bien nous adresser un petit ouvrage, déniché chez un bouquiniste, et dont il lui paraît que nous pouvons tirer quelque parti pour le *Conteur*.

À ce propos, qu'il nous soit permis de voir dans les nombreuses communications qui, de toutes parts, nous parviennent, un nouveau témoignage de l'intérêt qu'on veut bien porter à notre petit journal et des fidèles sympathies qu'il a su gagner.

L'ouvrage en question est, en effet, assez curieux. Voici son titre: *Une pichenette ou les Fantômes, orientale de M. Victor Hugo, avec un commentaire en faveur des Français qui n'entendent que leur langue maternelle*, par un jeune bachelier es-lettres. Il a été édité à Paris, chez les « marchands de nouveautés ». en 1829 (Imprimerie Lebègue, rue des Noyers, 8). Il ne s'agit rien moins que d'un éreintement, dans toutes les règles, de Victor Hugo.

Voici d'ailleurs la préface de l'ouvrage, qui dévoile pleinement l'esprit et les intentions de l'auteur. Elle a pour titre: *Avertissement*.

Fraîchement sorti du collège, l'esprit encore tout bourré de mes auteurs de classe (j'ai presque dit classiques), et désirant mettre à profit des études faites avec quelque succès, j'ai pris le parti de donner dans la littérature, et moi aussi... je prétends me distinguer; et j'espère, avec la grâce de Dieu, que je finirai par me faire connaître avantageusement; aussi travaillé-je en conséquence. Je cherche donc sincèrement à étendre la sphère — je ne le vois que trop — un peu étroite de mes connaissances; et j'épie, dans la retraite que je me suis imposée, l'occasion favorable de me produire au grand jour. En attendant ce moment si désiré, voici ce qui m'a décidé aujourd'hui à prendre la plume.

... Un mien ami, dans un transport vraiment risible, accourut, dernièrement, m'apporter les *FANTÔMES, orientale de M. V. Hugo*.

« *L'Album national*, me dit-il, défie le critique le plus sévère d'y trouver la moindre chose à redire, deux ou trois vers tout au plus. M. Hugo n'est romancier que par accident ou fantaisie. Il est avant tout poète et grand poète. Rien de ce que fait M. Hugo n'est indifférent pour notre littérature. C'est un homme désormais hors de ligne, qui est venu à ce point de renommée où les critiques témoignent mieux que les éloges de son importance littéraire. »

Cela est écrit, en toutes lettres, dans le *Journal des Débats* du 26 février 1829, article signé N.

... Je ne m'en rapporte pas facilement à tous ces jugements beaucoup trop beaux pour n'être pas dus à une complaisance, fis-je à mon ami. Laissez-moi cette *Orientale*, et dans deux ou trois jours je vous dirai ce que j'en pense.

... Après avoir lu le travail que j'avais fait à ce sujet, mon ami m'avoua qu'il y regarderait désormais à deux fois avant de s'enthousiasmer pour qui que ce puisse être; et se garda bien de s'en fier aveuglément aux éloges, quelquefois plus que suspects, de quelques journalistes.

Quoique je ne l'aie point faite avec cette intention, cependant j'ai pensé qu'il pourrait ne pas être inutile de livrer au public cette boutade, qui ne m'a guère demandé plus de temps à expédier, que M. V. Hugo n'en met probablement à procurer une *Orientale*.

... Dans le cas où cette brochure viendrait à tomber entre les mains de M. V. Hugo, je ne crains pas qu'il s'en formalise en aucune façon. « L'ouvrage est-il bon ou mauvais? Voilà tout le domaine de la critique », dit-il dans la préface. M. N. trouve que l'*Orientale* en question est un chef-d'œuvre; moi, je trouve qu'elle est un peu plus que mauvaise; il y a diversité de sentiments, voilà tout.

... Il serait assez difficile de deviner le sujet de l'*Orientale* qui a pour titre les *FANTÔMES*. Sur quoi M. V. Hugo a-t-il voulu travailler? Il n'appartient à personne de le lui demander, ni *pourquoi* il a travaillé. Mais je me suis permis d'examiner comment il avait travaillé; et quoique j'aie le malheur de ne pas approuver l'exécution, je suis exempt de tout reproche.

Les ouvrages de M. V. Hugo se vendent et se réimpriment, tant mieux pour lui; certains jour-

naux en font les plus grands éloges, tant pis pour la littérature; hélas !

Ainsi qu'en sont auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs,
a dit Boileau.

Après cela, l'auteur analyse vers après vers la pièce en question; il n'en laisse pas un seul où il n'y ait quelque chose à redire. Erreurs de style, erreurs de prosodie, erreurs d'orthographe, non-sens, il trouve, dans l'œuvre d'Hugo, tout ce qu'il faut, selon lui, pour la réduire à néant.

Il serait sans doute intéressant de connaître le nom de ce critique impitoyable, qui eut toutes les hardiesses, sauf celle de signer son pamphlet. Il serait intéressant aussi de savoir si ses vœux de grandeur et de gloire se sont réalisés et s'il se fit plus tard un nom dans les lettres, ainsi qu'il semblait en avoir l'assurance en sa prime jeunesse.

Quelqu'un pourrait-il nous renseigner ?

La peur rétrospective. — Une bonne dame lit dans le journal le récit d'un déraillement survenu près de St-Gall. Elle pousse un cri et tombe évanouie.

— Qu'est-ce donc qui vous a mise dans cet état ? lui demande-t-on, quand elle a recouvré ses sens.

— C'est que nous avions pris ce même train, Ernest et moi, en faisant notre voyage de nocces, il y a cinq ans.

Pour convoler. — Découpé dans un journal d'Allemagne :

« L'adorable jeune dame qui est tombée dans la rivière, dimanche passé, près du Stand, et qu'un jeune homme à moustache blonde a eu le bonheur de ramener à la rive, est priée, si elle désire lier avec lui plus ample connaissance, de vouloir bien se jeter de nouveau à l'eau, dimanche prochain, au même endroit et à la même heure. »

Comme les Englisches.

Te prenne t'y pas pou une biène voilà que ma Julie s'a mis dans la tête de faire un voyage à Zermatt, un pays ousque les Englisches et les Tutsches se vont roubatter par avaux les ruines d'une grosse diable de becque qui z'y disent le Matterdond.

Vouai ! que je me suis dit ça zy passera devant que ça me reprenne, quand elle verra combien ça coûte pour aller per lè d'amont ousque le renard et la lièvre se disent bonsoir.

Mais, tu sais, mon pauvre Daniet, « ce que femme veut, le diable n'y peut rien ». Faut-y pas qui se trouve encore que le cousin de la Marie à François, un espèce de gratta papai qui écrit dans les gazettes s'est établi par là-haut et pi qui nous a einvité pour aller le voi, rappo à ce qu'on est d'à-parent du côté des femmes.

Quoi, y a fallu s'emmoder !

C'est pas que je regrette, au moins, on s'y est bien trouvé avec un tas de jolies gens, bien honnêtes, quand même y parlent tous de la main gauche. C'est vrai que depuis qu'on a été faire un camp à Wallenstadt on y comprend un peu plus qu'avant, et qu'on peut leu répondre : « gutetag ».

A Zermatt faut voi ces hôtels. La grande carrée au syndic danserait un pair de fois dedans la plus petite.

Et les toilettes ! Y faut ça voir ; les mon-sieurs en habit noir, avec des pantouffles vernies au copal. Les dames avec des robes toute en dentelles avec des tailles qui... enfin, quoi, on leur z'y voit les épaules, les bras, le cou et encore bien plus, tant que la Julie me disait que c'était un'honte, que je n'avais pas besoin de tant regarder.

Le cousin nous a mené en chemin de fer électrique jusque sur un signal qui zy disent le Gorngratte. — C'est drôle y zont un tas de ces noms comme ça. Le Teufel se gratte, Zmutt se gratte, etc. J'ai trouvé ça pas tant poli y zauraient pu trouver autre chose rapport aux dames des étrangers du dehors.

C'était rudement beau tout de même ; on y voyait des tas de montagnes toutes blanches, des poses et des poses toute en glace. Et dire qu'y a des gens qui s'y vont geler les pieds et les mains rien que pou leu z'amusement. Je vois pas quel plaisir on peut y avoir quand on peut y faire autrement.

Ça n'empêche que quand on voit tous ces gens qui viennent de tous les coins du monde pou ça voir, on a envie de chanter :

La Suisse est belle,
Ah ! qu'il la faut chérir.

J'ai pas regretté mon voyage vois-tu et si tu peux y aller profite. Y paraît qu'en septembre ça coûte moins cher.

Mais tu sais si tu peux y aller prends ta bourgeoise avec paceque, vois-tu, pou nous autres, beaux garçons. C'est dangereux de voyager ainsi tout seul. Sans la Julie, j'aurais pardine bien pu être enlevé par une Américaine qui m'a fait de l'œil tout le temps en montant et en descendant dans le train. J'aurais bien été dans le cas de me laisser faire, les hommes sont tant bêtes, comme dit la Julie.

C'est ça qui en aurait fait de l'esclandre par chez nous, hein ? Enfin, si tu y vas, fais bien attention, je te dis.

Zit., 10 septembre 1904.

L'Horaire du major Davel. — Pourquoi M. Adrien Borgeaud, l'aimable imprimeur lausannois, appelle-t-il **Horaire du major Davel** l'indicateur de poche qu'il envoie franco dans toute la Suisse contre 20 centimes en timbres-poste, et dont il vient de faire paraître l'édition d'hiver ? Nous l'avons ignoré jusqu'à mercredi dernier, où, rencontrant un « bouton jaune » à qui nous posâmes la même question, il nous répondit : « Eh ! parbleu, si l'ami Andrien (il prononçait ainsi) a mis le poir de Davel su son horaire, c'est parce que celui-ci est aussi populaire que notre héros vaudois ! »

Le tribut des mariés.

Dans une intéressante étude sur les sociétés de garçons, publiée dans les *Archives suisses des traditions populaires*, son auteur, M. Hoffmann-Krayer, a eu à s'occuper de la coutume, jadis très répandue et qui subsiste encore dans quelques régions de notre pays, de barrer le passage aux cortèges nuptiaux et de ne les laisser passer qu'après paiement d'une certaine somme à la jeunesse du village.

Voici, à ce propos, un mandement du gouvernement neuchâtelois, daté de 1536, et que nous donnons les *Archives* dans leur dernier numéro. Ce document nous montre que l'usage en question existait déjà au XVI^e siècle et que, dès cette époque, les autorités s'efforçaient de le faire disparaître.

Le seigneur de Bièreville, ambassadeur ordinaire au conté de Neufchâstel, au chastelain de Bouldry ou à son lieutenant, salut.

Nous avons entendu par les plaintes qui nous sont esté faites par gens d'honneur come il y a grande confusion et désordre par tout ce conté, quant les voisins vont querre des fiancées le jour de leur espousailles, ou le precedent, pour les mener et conduire au lieu ou elles doivent estre espousées avec leurs maris, par plusieurs empeschemens que l'on leur donne par les rues et chemins, qu'ils barricadent avec chaynes, cordes et aultres engins, non seulement en ung endroit, mais en plusieurs de chasque lieu, pour par ce moyen rançonner les dictes espouses et leur compagnie à volonté, et sans se vouloir contenter de la raison, qui

es meult le plus souvent noises et debatz entre les ungs et les aultres, ce que trouvons fort estrange et de mauvaise compagnie. Qui est la cause que vous ordonnons, et par arrest de conseil, que vous donnez lieu par tous les lieux de vostre charge que dores en avant nully aye a barricader ny retenir les dictes espouses ou fiancées, par quelque sorte d'instrumens ou engins qui puissent estre, ains les laisser passer avec leur compagnie librement et paisiblement, sans aulcun destourbier ; et neanmoins est réservé aux voisins de chasque lieu ou les dictes fiancées sont tirées de leur demander le parlement comme du passé, avec modicrité et modestie et non aultrement, sur peyne à tous contrevenans d'estre chatiez pour le jour de dimanche à ung ban de dix livres et ung aultre jour ouvrier à ung ban de trois livres ; par quoy tiendrez main et ferez toute diligence que tous delinquans soyent chastiez à forme que dessus sans grace ni mercy et sans respect de qui que ce soit. Et ferez publier le présent mandement par tous les lieux de vostre charge, affin que chascun soit preadverty de nostre intention, pour se scavoir conduire de mesure. A quoy ne ferez point de faulte. Du Chasteau de Neufchâstel, ce xxvij^e de mars 1596.

(Archives de l'Etat de Neuchâtel.)

Berne.

J. JEANJAQUET.

C'est jeudi ! — C'est jeudi, 6 courant, que le Théâtre rouvre. M. Darcourt et sa troupe sont ici depuis deux semaines déjà et travaillent ferme. Il s'agit de prendre contact et de se mettre au point. Ce sera vite fait, car, dans le tableau de la troupe, nous remarquons plus d'un nom connu, et parmi les meilleurs, ainsi MM. Malavié, qui nous revient de Bruxelles, Mercier, Vienne, Dageny, Leriche, Glandut, M^{mes} Vassor, Magné, Rey, etc. Les nouveaux venus, nous assure M. Darcourt, seront encore supérieurs aux artistes dont ils ont pris la place et qui ont laissé, à Lausanne, un si bon souvenir.

Dans le répertoire, nous comptons vingt-six nouveautés, d'entre les plus nouvelles. Nous voyons aussi qu'une part est faite au classique, fort goûté de nos pensionnaires et de beaucoup d'autres personnes à qui leur âge permet cependant de voir les pièces du jour.

Quant à la mise en scène, nous savons trop le soin consciencieux et le goût avec lesquels y préside M. Darcourt, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

L'orchestre sera dirigé par M. Gerber.

A jeudi donc, **Le Vertige**, comédie en 4 actes, de Michel Provins, donnée à Lausanne pour la première fois. — Dimanche 9 courant, **Le Juif errant**, drame en 5 actes, d'Eugène Sue.

Concert de M. Harnisch. — Beaucoup de monde, mercredi soir, à la Cathédrale, pour apprécier le savoureux concert de M. Harnisch. L'éclairage au moyen de lampes à pétrole banales n'avait rien de pratique, ni de très confortable, mais — patience ! — le temps fera son œuvre et nous apportera l'électricité jusque dans la maison de Dieu. Cependant, nous préférons toujours entendre de belles orgues bruir ou gronder dans une nef plongée presque dans l'obscurité, éclairée seulement par une lampe agonisante. Combien le mystère serait plus profond et la rêverie plus exquise.

M. Harnisch a rendu avec beaucoup de sens artistique toute la beauté de son programme et les jeux doux, les ondulations puissantes et majestueuses ont vibré avec ampleur dans la nef au style si pur. M^{me} Giorni, de sa voix chaude et bien timbrée, a produit la meilleure impression. Quant à M. Giroud, notre excellent flûtiste lausannois, il a su tirer de son instrument des sons d'une fraîcheur et d'une légèreté telles qu'il devient banal de le couvrir des fleurs parfumées de la critique élogieuse.

Kursaal. — Depuis mercredi, le morceau de résistance est une nouvelle bouffonnerie, *La demoiselle de chez Maxim*, qui nous vient de l'El-dorado de Paris, où elle fournit 1500 représentations. Le rôle principal est rempli par M^{lle} Marcella Cherrey, qui l'a créé à Paris. La mise en scène est très soignée. Affluence tous les soirs.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.